

La poésie de Guy Lafond

Yvon Rivard

Volume 19, Number 4-5 (112-113), July–October 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1977). La poésie de Guy Lafond. *Liberté*, 19(4-5), 343–351.

littérature québécoise

LA POÉSIE DE GUY LAFOND

Qu'un poète énumère le monde au son de sa lyre, il trouvera toujours une oreille attentive, car chacun aspire à être charmé, soit qu'il pressente obscurément que les choses ne sont visibles que dans le chant d'Orphée, soit qu'il demande au chant de le détourner des choses ou de les embellir. Qu'un poète renonce au chant et fouille le silence qui l'enchâsse, le lecteur, familier de l'azur et des enfers depuis Mallarmé et Rimbaud, consentira à cette exploration assuré que le retour se fera via la poésie de la poésie. Mais qu'un poète, par l'expérience même du chant et du silence, sacrifie l'un et l'autre au profit d'un regard susceptible d'instaurer le poème au-delà du fatidique « c'est » (ultime frontière de l'esprit, selon Mallarmé), le lecteur aussitôt s'éloigne de cette oeuvre qu'il qualifie de mystique ou d'ésotérique. Comme si la littérature n'était une recherche valable qu'à la condition d'échouer : mille fois la mort plutôt que l'immortalité, plutôt l'angoisse que la connaissance ! C'est ainsi que de tout temps les mots, prisonniers de leurs trois lettres, se voilent le visage.

Cette introduction est aussi un avertissement : ceux qui croient que l'oeuvre de Rilke est un jardin de « grâces évanescentes », que Valéry trahit la poésie par l'intelligence et que l'interrogation est un déracinement, ceux-là devraient s'abstenir de lire la suite. En effet, l'oeuvre de Guy Lafond

procède de cette quête métaphysique que Heidegger définissait ainsi : « Le signe distinctif de ces poètes consiste en ceci que l'essence de la poésie devient, pour eux, digne d'être mise en question ». Autrement dit, rien d'étonnant à ce que Lafond soit presque inconnu au Québec ! *J'ai choisi la mort*⁽¹⁾, *Poèmes de l'Un*⁽²⁾, *L'eau ronde*⁽³⁾ ne ponctuent pas la recherche du pays, mais celle du « lieu de la poésie » (Bonnefoy).

L'événement

Le titre de son premier recueil situe d'emblée l'entreprise de Lafond au cœur de ce paradoxe qui, selon Hegel, résume la vie même de l'esprit : « Mais la vie de l'esprit ne s'effraie point devant la mort et n'est pas celle qui s'en garde pure. Elle est la vie qui la supporte et se maintient en elle ». Quelle est, en effet, la nature de ce « je » qui veut un événement qui lui est antérieur ? Comment est-il possible de faire sienne cette décision initiale par laquelle « l'être risque l'étant » (Heidegger) ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que le « je » poétique naît du consentement à cette première mort qui crée le « je » en le détachant de ce qui le fonde. Chaque mot recommence l'univers, il s'enracine dans le temps de la genèse. Reste à savoir, et ce sera la principale interrogation de Lafond, s'il est possible de réaliser ce « vœu d'immortalité » (Bonnefoy) qui sous-tend le poème.

La figure d'Icare, « fontaine d'élangs et de dépassements ! »⁽⁴⁾, traduit le déploiement originel de la vie, le foisonnement des possibles :

Et comme la brise qui lentement renoue les jours aux nuits, un mouvement se précise comme une vague odeur d'au-delà. On sent qu'Icare va nouer les ailes à son corps, et que l'être étrangement bouge sous l'être : on dirait que la vie s'est glissée derrière elle-même pour fuir par des portes secrètes⁽⁵⁾.

(1) Montréal, Edition d'Essai, 1958, (épuisé).

(2) Montréal, Edition Voltaire, Collection Florilège, 1968.

(3) Montréal, Edition Gueules d'Azur, 1977.

(4) *J'ai choisi la mort*, p. 9.

(5) *Poèmes de l'Un*, p. 63.

A cet instant où le mot annonce l'itinéraire qui le conduira au nom, où la vie n'est que désir, tension insouciant vers cette cible que le poète appelle « l'oeil », Icare ne sait pas encore que la mort qui l'attend n'est autre que celle qui lui sert de tremplin. En ce départ que l'étoile polarise, le retour est déjà présent, déjà la vie et la mort se confondent. L'écriture est l'expérience simultanée de ce double mouvement. D'où cette formule, paradoxale à souhait, qui résume Icare et Prométhée : « J'entre en moi par la porte de sortie »⁽⁶⁾.

Revenons à « l'enfant Icare ». La difficulté d'écrire cet article, difficulté à laquelle, hélas, le lecteur devra participer, réside en ceci : la poésie de Lafond n'est jamais vraiment dialectique. La voix est dans le souffle, c'est-à-dire que tout est dit et tu d'avance. Mais cette difficulté n'est-elle pas aussi celle du poète, son épreuve ? Comment peut-il épouser le vol d'Icare tout en sachant, tout en vivant, devrais-je dire, sa chute ? Comme le dit Blanchot, « pour écrire, il faut déjà écrire », ce qui signifie que le poème ne commence et ne s'achève que dans l'arbitraire ou le hasard des signes, dans une sorte d'équilibre distrait.

Si le vol d'Icare, la croissance de l'arbre, la fragile certitude du roseau accomplissent la vie en vertu de cette inconscience qu'est « le déguisement du désir »⁽⁷⁾, le poème, lui, doit obéir à cette exigence de l'oeil qui lui interdit tout égarément. Cette soumission au sens sera sa forme :

Le mot soit seul tremplin : délaissant la main ivre
Monte plus loin que toi ; brise l'image, va
Jusqu'au symbole enclos toucher l'ultime la ;
De forme possédé, le poème se livre.⁽⁸⁾

On pourrait reprocher à Lafond de ne pas s'adonner assez à l'ivresse et d'enchaîner trop tôt la mélodie à « l'ultime la ». On aimerait que, dans ce chant d'amour qu'est le poème attentif à la genèse, le chant ne sacrifie pas l'amour. Mais ce

(6) *L'eau ronde*, p. 38. Cette formule nous rappelle le mot de Lao-Tseu : « Sortir c'est vivre ; entrer c'est mourir ».

(7) *Poèmes de l'Un*, p. 44.

(8) *Poèmes de l'Un*, p. 85.

souhait oublie précisément ce que cette poésie sans cesse affirme, à savoir que « l'étrange alchimie des floraisons » à l'oeuvre dans le creuset du mot consume ce dernier jusqu'à ce qu'il atteigne la pureté du nom qui chiffre l'univers. La création n'est rien d'autre que ce cheminement aveugle de la sève vers le sens qui l'ordonne et la dissout :

A cet arbre je fixerai ton nom : il s'épanchera dans l'étrange alchimie des floraisons ! Il rassemblera par la racine toute la sève du jardin ! Il reprendra au ciel, comme une avide main, la tendresse et l'éclat et brûlera sereinement, par le vertical élan de sa montée, le cantique, mon cantique d'amour.⁽⁹⁾

Ainsi la forme ne relève pas d'une quelconque digression esthétique, elle est l'axe nécessaire du sens (« le vent peut-il souffler sur des voiles fantômes »⁽¹⁰⁾) qui se déroule des « enfers du multiple »⁽¹¹⁾ à « l'oeil irrésolu du point d'interrogation »⁽¹²⁾. De même l'amour, tout comme dans *Les élégies de Duino*, n'est plus ce séjour dans un corps qui vous abrite, mais fidélité à l'esprit qui tend le corps pour que celui-ci connaisse, telle une flèche, l'intimité de la distance : « Où je dois aller, là est mon séjour. Aimer est une agression »⁽¹³⁾. C'est pourquoi la poésie de Lafond ne se nourrit pas d'images. Le mot, rendu à lui-même (à son pouvoir créateur), ne balise plus l'espace où les choses se déploient : il fait en sorte que les choses adviennent. Le poème « pense l'entier de l'étant à partir de l'être » (Heidegger). Poésie de la transcendance ? Oui, pourvu qu'on ne confonde pas transcendance et abstraction, car « cette transcendance ne va pas au-delà en montant vers quelque chose d'autre, mais reflue en elle-même et dans sa propre vérité » (Heidegger). Le poème ne raconte pas la genèse, il est lui-même genèse puisque le mot y est justement ce par quoi l'être se risque, se manifeste. On accède ainsi aux choses par une parole qui (apparemment) s'en détourne pour mieux les maintenir dans la possibilité de leur émer-

(9) *Poèmes de l'Un*, p. 38.

(10) *Poèmes de l'Un*, p. 77.

(11) *J'ai choisi la mort*, p. 48.

(12) *Poèmes de l'Un*, p. 66.

(13) *L'eau ronde*, p. 46.

gence. La poésie de la poésie se reconnaît à ceci que le poème passe de la représentation du monde à son invention. « J'entre en moi par la porte de sortie » : l'espace n'est que la traduction du temps.

La chute d'Icare correspond à ce « retournement natal » dont parlait Hölderlin. L'éloignement de l'être, l'absence des dieux qui a permis à Icare de creuser le ciel ne suffit pas. Il lui faudra aussi faire l'expérience « des noires magies de l'archétype »⁽¹⁴⁾ : Prométhée succède à Icare, l'angoisse au désir. L'inversion de l'extase, « la Pâques invertie »⁽¹⁵⁾, telle est l'autre face de cette mort qui donnait des ailes à l'amour. La femme devient mère (« Pourquoi t'abandonnes-tu à mon appétit de mort, toi l'inerte où la roue s'étale en rondeurs ? »⁽¹⁶⁾), la fontaine se noie, et voici que le murmure incessant de la mer regroupe les vagues pour que recommence le cycle des naissances :

La terre lentement reprend son axe et sa rotation
dans l'écrin d'un azur transparent⁽¹⁷⁾.

L'avènement

Le lecteur qui reprochait à Lafond de ne pas célébrer le jour ne lui pardonnera certainement pas de traverser aussi rapidement la nuit. La souffrance que provoque la perte du sens nous est une pâture quotidienne dont on se passe difficilement. Ici, le cri s'arrondit en une parole aussi silencieuse que la chute d'un caillou dans le vide. L'espoir⁽¹⁸⁾ et le désespoir naissent d'une vision incomplète de ce jeu dont procèdent le vol et la chute d'Icare. Or, chez Lafond, l'expérience du jeu (l'événement) est indissociable de la conscience du jeu (l'avènement). La trajectoire de l'encre formule cette question qui suscite et abolit le jeu, « question qui se pose éternellement et dont la solution est précisément la question rappelée »⁽¹⁹⁾. Le poème, comme l'oeil, devient ainsi ce point immobile qui conjugue les contraires :

(14) *J'ai choisi la mort*, p. 43.

(15) *J'ai choisi la mort*, p. 29.

(16) *J'ai choisi la mort*, p. 30.

(17) *Poèmes de l'Un*, p. 64.

(18) « L'arc-en-ciel est une éternité sans talent », *L'eau ronde*, p. 26.

(19) *Poèmes de l'Un*, p. 66.

Il n'y a plus de soirs et de matins !
 Il n'y a plus de nords et de suds !
 Il n'y a plus d'amours et de haines !
 Il n'y a plus de vies et de morts !

Je le proclame :

Il n'y a plus qu'un centre nulle part qui
 profère la lumière !⁽²⁰⁾

Il serait cependant faux de croire que ce centre est le fruit d'une spéculation ou l'auberge de la foi. Il surgit de ces « chemins qui ne mènent nulle part » lorsque le voyageur, attentif à cet instant où le chemin heurte le roc ou le ciel, consent à la distance franchie et infranchissable qui le sépare de lui-même. La vision établit entre Icare et Prométhée ce lien nécessaire qui les réunit dans la figure de l'Archange : « Ses pieds ont la fermeté de la Connaissance où brûlent les ailes d'Icare, son corps a la profondeur de l'Être où Prométhée se perd »⁽²¹⁾. *J'ai choisi la mort* et *Poèmes de l'Un* témoignent de cette volonté du poète d'« emboîter le feu au feu »⁽²²⁾ par la seule vertu d'un dire fidèle à l'être dont il est l'enceinte et la révélation. Les deux strophes suivantes résument cette démarche :

Le mot se meut étrange en rapides couloirs
 Gros, se délassant sous l'image triomphale
 Serpente assidûment ses chromatiques dalles
 Et las de sa ferveur, vertical ostensor,
 S'enroule au sens ultime, aurolé de signes
 Sacrifiant au vide un excès de splendeur
 S'éteint en rive tue, en uniforme ligne.⁽²³⁾

La présence

C'est ici que survient la tentation de l'ineffable. Le regard crucifié sur le temps écoulé, la parole amarrée au double silence qui l'engendre et la sacrifie, le poète, libéré de l'événement, n'est-il pas prisonnier de l'avènement, c'est-à-dire de cette vision qui prononce l'inéluctable « c'est » ? Est-il en-

(20) *J'ai choisi la mort*, p. 53.

(21) *J'ai choisi la mort*, p. 56.

(22) *J'ai choisi la mort*, p. 56.

(23) *Poèmes de l'Un*, p. 88.

core possible d'écrire « Quand enfin être et dire ont même consonnance (et que) La parole est au monde un silence profond »⁽²⁴⁾ ? Dans un poème intitulé « L'adieu », Lafond quitte l'acte et la vision :

Il reste l'espoir ? Non.

La disponibilité ? Peut-être. Peut-on ainsi nommer cette blancheur virginale où plus rien ne repose, plus rien ne sollicite ? Plutôt l'envers de la disponibilité. Genèse. Voilà le commencement qui n'est plus structuré dans un sens qui s'élabore, mais le commencement qui est origine, création sans acte, sans vision, pure création de l'Être en sa puissance.⁽²⁵⁾

En cet adieu s'affirme l'intuition d'un plus grand pouvoir : non plus la connaissance du cycle des morts et des naissances, mais son abolition. *L'eau ronde* procède de cette témérité de l'esprit qui risque sa propre existence en supprimant cette frontière du temps et de l'éternité⁽²⁶⁾ dont il était à la fois le gardien et le captif. « Le miracle, c'est de naître d'avance »⁽²⁷⁾. Il s'agit bien d'un « vœu d'immortalité ». Quelle est, en effet, « cette pure création de l'Être en sa puissance », sinon l'absence même de création vécue comme l'ultime pouvoir ? Posons la question autrement : est-il possible d'être sans créer, d'être incréé (comment délivrer Dieu de la nécessité d'inventer l'homme et vice versa) ? Enfin, que devient la parole dans l'attente ou l'accomplissement de cette mutation, lorsque le poète appelle l'irréremédiable liberté : « Je n'appartiens pas au mot »⁽²⁸⁾ ? Confronté à ce nouvel événement qui ouvre et clôt *L'eau ronde*⁽²⁹⁾, le poète sait le prix qu'il devra payer pour aller jusqu'au bout de son aspiration : « Si je vis sans me nommer, je serai immortel »⁽³⁰⁾.

De cette nouvelle présence de l'être à lui-même surgit un nouveau langage aussi immédiat que « le regard du re-

(24) *Poèmes de l'Un*, p. 89.

(25) *Poèmes de l'Un*, p. 75.

(26) « L'éclat du vide est l'épreuve du fruit », *L'eau ronde*, p. 30.

(27) *L'eau ronde*, p. 29.

(28) *L'eau ronde*, p. 27.

(29) « Tel l'équilibre de l'oiseau, le silence jamais, inaudible ne s'est tu », « Le silence aussi se tait », *L'eau ronde*, p. 12, p. 75.

(30) *L'eau ronde*, p. 21.

gard ». *L'eau ronde* décrit donc la dissolution du poème, la traversée du « dernier mot (qui) est un voile de préférence »⁽³¹⁾, mais aussi l'aube immuable sur laquelle débouche ce mouvement. Car le poète, parfaitement accordé à la mort, va en quelque sorte dépasser la mort, « oublier de mourir » (Rilke) :

La volupté dernière n'a ni couche ni repos. Elle est suave comme un bain de brise. L'âme s'effeuille en elle-même. L'ineffable dans l'ineffable. Pressenti jusqu'à la moelle. Unique saison !⁽³²⁾

C'est ainsi que paradoxalement l'instant où le poème s'abolit sans espoir de retour dénonce l'impossibilité même de mourir : « L'heure de la parole est cet instant où la mort désespère de la mort »⁽³³⁾. Cette parole n'obéit plus à aucun mouvement, le silence ne la démarque plus, le temps de la genèse est révolu. Elle est cette présence qui répond au désir du poète déjà exprimé dans les *Poèmes de l'Un* : « Miroite l'univers, l'esprit n'a d'autre voeu »⁽³⁴⁾.

Ce miroitement nous révèle un univers où tous les rapports qui le régissaient sont inversés : « La mer est immobile, c'est le mouvement de la falaise qui l'agite »⁽³⁵⁾, « L'objet est un pli de lumière ; l'ombre, son repli »⁽³⁶⁾, « La lumière est le fauve de son jardin »⁽³⁷⁾. Autre caractéristique de ce langage qui vit de sa propre mort : l'idée n'a plus à creuser cette distance qui permettait à la main de saisir les choses, car la projection et la perception inhérentes au phénomène de la création (l'esprit se perçoit dans les formes qu'il projette) s'accomplissent dans un seul et même acte : « Ma main est un contour d'audaces »⁽³⁸⁾, « L'oeil est une main levée si haut... »⁽³⁹⁾. Au-delà de toute métaphore, le lecteur parti-

(31) *L'eau ronde*, p. 25.

(32) *L'eau ronde*, p. 56.

(33) *L'eau ronde*, p. 14.

(34) *Poèmes de l'Un*, p. 86.

(35) *L'eau ronde*, p. 28.

(36) *L'eau ronde*, p. 16.

(37) *L'eau ronde*, p. 24.

(38) *L'eau ronde*, p. 40.

(39) *L'eau ronde*, p. 73.

cipe à cette curieuse alchimie qui bafoue les catégories du sensible et de l'intelligible : « L'opacité est une ombre agile, une transparence si lente qu'elle obscurcit la lumière »⁽⁴⁰⁾. Tout se forme et s'évanouit à la vitesse de la lumière : « De la chevelure chromatique d'un soleil, elle dénoue un envol de cormorans »⁽⁴¹⁾, « Le jour brûle dans l'ombre qui l'étreint »⁽⁴²⁾.

La réponse à la question précédemment posée (quelle est cette « pure création — sans acte et sans vision » ?) pourrait se formuler ainsi : création injustifiée où rien n'apparaît ni ne disparaît puisque tout n'est que jeux de lumière. Plus simplement : présence de la lumière à elle-même. On songe à Héraclite (« Nous sommes et nous ne sommes pas »), à Jabès : « Où sommes-nous lorsque nous nous taisons ? ». L'oeuvre de Lafond s'inscrit tout naturellement dans ce « livre des questions » qui est le seul espace de la poésie.

« Je disparaîs dans la lucidité »⁽⁴³⁾, écrit le poète. Est-ce là une raison suffisante pour que son oeuvre soit ignorée ? Peut-être, mais alors le lecteur qui se détourne d'une telle oeuvre devient à son insu le véritable exilé.

YVON RIVARD

(40) *L'eau ronde*, p. 23.

(41) *L'eau ronde*, p. 61.

(42) *L'eau ronde*, p. 13.

(43) *L'eau ronde*, p. 14.